

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Démêlés de bouches cousues

GUYLAINE
MASSOUTRE

Valérie Mréjen est-elle une étoile filante apparue au firmament? *Eau sauvage* est sa troisième sortie littéraire, après *Mon grand-père* (Allia, 1999), un long paragraphe de 77 pages qui s'est vendu à 7000 exemplaires, et *L'Agrume* (Allia, 2001), conçu ensuite à Los Angeles, qui lui a valu un prix. Formaté dans un petit ouvrage mince et joli, ce nouveau récit, résultat d'une résidence à la villa Médicis de Florence, se taille déjà un succès inversement proportionnel à son prix.

Née en 1969, cette artiste polyvalente a réalisé et scénarisé plus d'une vingtaine de vidéos d'artiste depuis 1997. Ses petits films brefs, crus, et ses saynètes colorées, vagabondes et délicates, lui valent une cote montante parmi les intervenants dans l'art contemporain. Avec une écriture familière mais fragmentée, cassée pour surprendre, Mréjen propose à la littérature une esthétique du coq-à-l'âne, directement inspirée de la vidéo.

L'air du temps

En entretien, elle convient volontiers que ses personnages lui ressemblent. Obsédée par l'enfance, mais sans effet sentimental, elle croise ici deux registres du conformisme: celui d'un bon père à la vie remplie, tel qu'il en existe des milliers, et celui d'une fille dans la trentaine, aux sentiments exacerbés, semblable à tant de milliers. Le récit, miroir d'un rapport tendu de générations, explore l'opinion et les préjugés, tout en gardant la perspective la plus insaisissable de la parole, celle des secondes où tout s'égraine et se disperse au vent.

Mréjen
propose à la
littérature
une
esthétique du
coq-à-l'âne,
directement
inspirée
de la vidéo

L'ouvrage a jailli d'une colère muette de la jeune femme contre les bonnes intentions. Au-delà, il met en question l'instabilité du personnage, devenue la norme éducative, comportementale et sociétale. Cet *Eau sauvage*, sans être un texte marquant, se remarque pour son ton frondeur et obstiné. A l'autosatisfaction bourgeoise, la désinvolture de la narratrice, qui semble retranscrire des enregistrements sur son répondeur, n'empêche pas une écriture précise et soignée.

«Tu as l'air éteint. Tu es préoccupée? Tu es soucieuse? Tu es pensive? Tu veilles tard en ce moment?» Oubliions que ce sont les paroles d'un père à sa fille. Cinq phrases, cinq lignes, autant de petites maximes banales qui explosent comme des bulles de savon. Ces fausses questions disent la sollicitude d'un père pour une fille absente, mais aussi ce qu'elle note de sa maladresse. Les mots tombent dans le vide. Côte à côte, ils se désaccordent. Un bouquet léger de langage flotte pourtant.

La narratrice se fiche de tout. Eau sauvage, qui ne connaît pas ce parfum masculin? Girouette inconsistante ou fille du temps? Trop en dehors de la réalité? La narratrice est exaspérée par les récriminations paternelles. Mréjen donne une chance aux distraites et aux timides. La démarche est un peu de travers, au bord des vraies choses. Mais on devine l'air du temps qui

dit: la plaisanterie a assez duré. L'intention passe. Ce texte, qui se glisse entre la nouvelle et le roman, fait entendre un silence boudeur comme une curiosité.

Une forte théâtralité

Troisième roman, également, pour Virginie Lou, *Guerres froides* fait jouer la voix déchirée de personnages en perte de contrôle. Voyez: «Je suis un sac de cris. Plus d'yeux, plus d'oreilles, plus de narines, plus de bouche. Un sac de peau sans orifice et gonflé de cris à éclater. Maurice rit et à sa suite, Odette, et Janguy, s'il est là. Je suis leur clown.» La guerre des mots s'étale

sur toutes les pages: elle s'adresse aux lecteurs d'un monde pressé et les retient avec la verve des bateleurs.

Virginie Lou, née Française à Cuba, en 1954, s'est fait connaître comme auteur pour les jeunes. Presque tous les écrivains qui sui-

vent cette filière ont pratiqué l'écriture au scalpel, intense, agressive, virulente: l'adolescence aime les mots qui choquent, les réalités féroces, un peu lointaines, dites avec le brio de l'imagination qui choque. *Guerres froides* en est tout imprégné.

D'abord, c'est une histoire de famille, un secret dévoilé qui fait long feu mais rebondit vingt ans plus tard, explosant à retardement. Un truc bizarre apparaît entre deux cloisons, une peau tannée en drôle de forme humaine — «un patron grandeur nature en kraft». Un peu ado, non? Ensuite, les générations s'y bousculent avec rudesse. Rien de tendre n'est promis (la vie n'est pas un long fleuve tranquille). L'amour? Disparu de tels livres. Le sexe est là sans honte, face à l'arrogance et au machisme des vieilles familles. Enfin, les forces mentales et physiques impriment un rythme haletant à celle qui pense et raconte, forcent les points de suspension, d'exclamation, la syntaxe même du récit. La littérature est un terrain de boxe. La victoire ira à l'arraché.

Drame et théâtralité poussent l'écriture de Lou vers la caricature, au risque de l'étouffer. Pour le moment, les traits noirs de son style, moins racoleur qu'impressionnant, évitent la victimisation dont on comprend qu'elle inspire à la narratrice un juste ressentiment. Le drame cloué au mur, inscrit dans la génétique familiale, pèse lourd. Virginie Lou démonte son intrigue avec assurance, en convoquant des personnages sur un mode d'enquête et sur un fond de guerre froide où se répondent les actes incriminés. L'écriture affolée fait la guerre aux mensonges qui, comme les bonnes intentions, ligotent ceux qui les écoutent dans une impuissance qui finit toujours par fuser en cris enragés.

EAU SAUVAGE

Valérie Mréjen
Allia
Paris, 2004, 92 pages

GUERRES FROIDES

Virginie Lou
Actes Sud
Paris, 2004, 184 pages